

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache / Literatur / Kultur / Geschichte / Ideen / Politik / Gesellschaft

2 | 2019

Rugbykultur (in) der Romania

Un géant bizarre. Réfléchir sur le rugby

Hans Ulrich Gumbrecht

apropos [Perspektiven auf die Romania]

hosted by Hamburg University Press

2019, 2

pp. 191-195

ISSN: 2627-3446



Online

<https://journals.sub.uni-hamburg.de/apropos/article/view/1372>

Zitierweise

Gumbrecht, Hans Ulrich. 2019. „Un géant bizarre. Réfléchir sur le rugby“, *apropos [Perspektiven auf die Romania]* 2, 191-195. doi: 10.15460/apropos.0.1372

Except where otherwise noted, this article is licensed under a Creative Commons

Attribution 4.0 International license (CC BY 4.0)



Hans Ulrich Gumbrecht

Un géant bizarre Réfléchir sur le rugby

Hans Ulrich Gumbrecht

est Albert Guérard Professor in
Literature, Emeritus, à l'université de
Stanford.

sepp@stanford.edu

Mots-clés

rugby – violence – esthétique – valeurs – géographie culturelle

Que le sport soit souvent « beau » à regarder, mais qu'il ne soit certainement plus, comme on le disait volontiers en Allemagne auparavant, « l'occupation accessoire la plus agréable du monde », est une perception qui s'est propagée au cours des dernières années. À en juger le temps que passent une bonne partie des 7,5 milliards d'humains à le pratiquer ou à le suivre en direct et dans les médias, le sport atteint des dimensions sociales telles que celles que rencontrent la politique, l'éducation ou même l'activité professionnelle, activités pour lesquelles il ne viendrait à personne à l'esprit de les qualifier de « marginales ». Et malgré l'indignation, aux airs de *basso continuo* mondial, quasi généralisée et continuellement alimentée face aux revenus de quelques athlètes dans certaines disciplines sportives, il faudrait également prendre en compte les analyses d'économistes reconnus pour lesquels le sport – même au regard des salaires colossaux et des primes faramineuses dans le football anglais ou dans le basket-ball américain – est loin d'avoir exploité le potentiel de fait que lui accorde sa valeur marchande.

Les sciences sociales et humaines devraient réagir face à cette situation à laquelle nous ne nous sommes pas encore vraiment habitués, bien qu'elle se dessine depuis quelques décennies, et élaborer de nouveaux concepts et modèles pour analyser le statut contemporain du sport, et non pas pour l'analyser comme « symptôme » multiple et significatif de notre société mais avant tout pour l'analyser comme dimension principale de notre réalité présente. C'est ainsi que je considère la perspective intellectuelle de ce numéro d'*apropos* : prolonger la réflexion à partir d'un exemple à la fois éminent et excentrique (à partir d'un cas « bizarre » comme l'aurait peut-être dit Diderot avec des accents positifs). Ou bien, dit métaphoriquement, comme la « passe » que j'aimerais prolonger au maximum pour « élargir le

jeu »*. En jugeant le rugby, sport collectif, comme un phénomène à la fois excentrique et complexe au sein de la scène sportive contemporaine (et particulièrement en comparaison avec le football, quasi omniprésent), je me laisse guider par ces prémisses que les vrais connaisseurs entérinent et estiment particulièrement. Le leitmotiv des cinq réflexions à venir consiste à penser ces considérations préalables un peu plus en avant dans des perspectives – espérons-le – convergentes et succinctes, presque de façon aphoristique.

(1)

Pour les amateurs du rugby, et bien plus souvent, de façon plus décisive et le plus souvent plus marquante que dans d'autres sports collectifs, il est question de « valeurs » particulières et je ne suis pas le seul à penser que cette inclination trouve son origine dans les structures fondamentales du jeu et donc dans ses règles. Un mythogème, autant populaire que banal, illustre en effet ses origines dans la personne d'un joueur qui, contre le commun accord de déplacer le ballon avec le pied, le prit dans ses mains et ainsi remporta la partie. Contrairement au jeu au pied, le joueur de rugby ne peut donc être séparé de la balle que si l'utilisation de la violence est permise, et la « violence » signifie ici – de façon absolument radicale – l'occupation de l'espace avec des corps contre la résistance d'autres corps. Là où la violence est en jeu, le risque de blessures corporelles mais également d'humiliation psychique augmente irrémédiablement. Face à ce phénomène, le jeu de rugby a réagi de deux manières. D'une part, avec le rôle central de l'arbitre pour veiller à minimiser de tels risques, autorité qui ne doit pas être remise en question et doit être respectée avec une courtoisie formelle. D'autre part, et surtout, avec des formes de solidarité, de contrôle de soi et aussi de sociabilité auxquelles les joueurs des équipes s'affrontant ont recours et qui sont célébrées au moyen de divers rituels communs avant et après le match. Elles représentent exactement ces « valeurs chevaleresques » qui ont fait du rugby – davantage que des sports où les risques individuels sont moindres – un sport de l'élite sociale, mais également en comparaison un sport de plus petites communautés locales où, une fois la partie terminée, il est impossible de se réfugier dans un anonymat réciproque (et c'est la raison pour laquelle il faut pouvoir répondre de ses actes). Ces valeurs communes expliquent pourquoi le rugby est demeuré – et étonnamment aussi longtemps – un sport amateur dans ses deux dimensions sociales – et c'est vraisemblablement aussi la raison pour laquelle (autrement que dans le football) d'éventuelles tensions entre différents groupes de supporters ne se transforment quasiment jamais en actes de violence (tout au contraire de ce qui se passe sur le terrain).

* Je donne (de façon quelque peu trop ambitieuse) ainsi à ce court texte le statut d'« introduction », toutefois non dans le sens d'un résumé et d'une présentation des contributions mais dans le but de prolonger l'élan des impulsions diverses qu'elles amorcent avec quelques spéculations sur le rugby et sur son contexte actuel plus large.

(2)

Il découle en même temps de la tenue du ballon avec les mains, et donc de l'autorisation de la violence pour le récupérer, la beauté spécifique du jeu de rugby. Elle se déploie de façon contrastée, entre la mêlée (quasi-neutralisation réciproque de la violence collective qui mène à des moments de tension extrême avec des mouvements minimes et une visibilité moindre pour le spectateur), et la sortie de la balle dans un emballement soudain qui se traduit par des phases d'attaque, opérant de façon irrésistible par leur dynamisme et leur rapidité, avec leurs mouvements dirigés vers l'arrière dans la diagonale du terrain (qui résultent de l'obligation de passer le ballon uniquement vers l'arrière, et donc vers les côtés). C'est seulement avec cet arrière-plan de la mêlée et de ses structures temporelles et spatiales particulières que l'attaque, au rugby, atteint des dimensions d'explosivité spécifiques, mais également – et bizarrement – de soulagement.

(3)

L'excentricité de l'histoire du rugby provient également de ses valeurs (et à partir de ces valeurs de son autorisation du recours à la violence), mais pour saisir cette bizarrerie historique, il faut d'abord prendre le détour d'un court rappel de la version classique des histoires modernes du sport. Au seuil du dix-neuvième siècle, en Angleterre, elle est chronologiquement et spatialement contemporaine de deux innovations contraires : d'un côté le début -ou renouveau- (depuis l'antiquité) d'évènements sportifs professionnels (des combats de boxe auraient attiré à Londres à l'époque jusqu'à 20 000 spectateurs), de l'autre, peu après, une plus grande valorisation accordée au sport dans le curriculum des *colleges*, établissements socialement huppés. De ces débuts en contre-points résulta un siècle et demi de tensions et de concurrence entre, d'un côté, le sport amateur (éthiquement édulcoré et à tendance élitaire) comme il conduisit par exemple au « mouvement olympique » du Baron de Coubertin, et de l'autre le sport professionnel, surtout dans les sports collectifs, qui se différença et se développa en connaissant une expansion massive à partir du milieu du dix-neuvième siècle (l'instauration de la coupe du monde de football à partir de 1930 est emblématique, créée en réaction des soupçons de professionnalisation entourant les équipes d'Argentine et d'Uruguay qui dominaient les tournois olympiques des années 20).

C'est seulement à partir de la fin du vingtième siècle que ces deux pôles « sport amateur » et « sport professionnel » connurent une convergence (avec une tolérance grandissante du mouvement olympique vis-à-vis des athlètes professionnels, qui s'est particulièrement imposée en 1988 et 1992, comme symptôme le plus important). Cette convergence fut probablement préparée par la signification thérapeutique grandissante du sport santé, nouveau marché qui ouvrit également aux athlètes de disciplines moins populaires (comme l'athlétisme) la matrice économique de la professionnalisation.

Face à cet arrière-plan, le rugby apparaît spécifique lors de trois moments historiques : premièrement, et en comparaison avec d'autres sports, les règles du rugby connurent assez tôt – c'est-à-dire dès le mitan du dix-neuvième siècle – une

relative stabilité (y compris la différenciation en deux formes à sept ou à quinze) et demeurent jusqu'à aujourd'hui relativement conservatrices. Deuxièmement, le rugby connu de diverses manières une apogée durant le premier tiers du vingtième siècle, fin d'une époque pour un modèle d'héroïsme occidental, qui, contrairement au football mais de façon similaire à la boxe ou à la corrida, ne connut pas de suite immédiate (les années vingt et trente étaient ainsi l'époque où le rugby en Roumanie et en Allemagne atteignit un zénith qu'il ne connut plus ensuite, pendant que le rugby au Portugal connut une apogée similaire et singulière seulement à la fin du vingtième siècle).

Mais avant tout, le développement de la professionnalisation internationale du rugby, condensé aujourd'hui dans le championnat français (équivalent de la *Premiership* dans le football anglais), ne s'accomplit qu'extrêmement tard, c'est-à-dire vers la fin du vingtième siècle, avec les conséquences contradictoires d'un extraordinaire gain de popularité mondial et d'un mouvement de nostalgie tout aussi significatif, que l'on retrouve paradoxalement aussi parmi les jeunes adeptes du rugby.

(4)

La géographie culturelle du rugby, peut-être davantage excentrique – et énigmatique – encore, me frappe. Traditionnellement, les structures de bases de la plupart des autres sports collectifs font converger leurs origines anglaises et une première phase de diffusion au sein du Commonwealth. Cette origine n'explique toutefois en aucun cas pourquoi le rugby aujourd'hui – et ainsi le seul parmi les sports internationalement établis – connaît sa plus grande popularité et la plus grande concentration de talents dans l'hémisphère sud (en Nouvelle-Zélande et en Australie, mais également en Afrique du sud, en Argentine, à Madagascar et dans quelques sociétés du Pacifique sud). Ce fait n'a à ma connaissance tout aussi peu d'interprétations qui fassent consensus que celui de l'écho isolé qu'a trouvé le rugby dans deux nations de langue latine – mais pas les seules – que sont l'Argentine et la France, et plus étonnamment encore deux nations de haut niveau footballistique (deux fois championnes du monde chacune), bien que l'on puisse tout de même, dans le cas argentin, avancer l'explication historiquement et politiquement paradoxale d'une certaine anglophilie du système éducatif. Le regard porté sur l'existence d'une culture française du rugby véritablement surprenante est occulté par le seul fait que ce phénomène culturel est d'une grande complexité. Finalement, la géographie culturelle du rugby est marquée par une tendance à la bipolarisation : des cultures nationales vives se développent aussi bien dans les métropoles (et historiquement : parmi leurs élites sociales) que dans les régions spécifiques où des variétés particulières de fierté régionale existent (comme dans le Sud-Ouest en France, contre la tradition rugbystique de Paris, mais aussi en Argentine avec la bipolarisation entre Buenos Aires et Tucumán).

(5)

Cette livraison d'*apropos* documente de façon particulièrement éclatante le fait que le rugby appartient à ces sports -plutôt rares- qui ont été une source d'inspiration pour la littérature. L'observation selon laquelle ceci aurait apparemment à voir avec -encore une fois- ses valeurs sociologiques élitaires ne peut toutefois pas être généralisée. En effet, le baseball, l'équivalent nord-américain de source d'inspiration sportive pour la littérature, est justement un sport collectif à portée nationale qui ne fut jamais intégré dans les programmes des *colleges* et dont les joueurs passaient, selon le stéréotype courant, pour n'être pas cultivés (je suppose que le potentiel littéraire du baseball provient plutôt de sa temporalité spécifique, du caractère condensé extrême de moments intenses et de leur complexité « au milieu d'un océan » de phases où peu de choses se produisent). Le rugby a au contraire – et avant tout en France et pendant sa grande période du début des années 20 – fasciné de nombreux auteurs selon deux conditions préalables qui constitueraient un genre. D'un côté comme moyen allégorique de la réflexion sur la déformation et la décadence de l'héroïsme traditionnel ; mais aussi comme scène de genre polychrome et par conséquent comme présentation de certaines idiosyncrasies culturelles régionales.

*

Face à cet arrière-plan de modèles traditionnels culturels et nationaux, la presse n'est-elle pas encore parvenue à une forme de stabilité dans ses modalités discursives pour rendre compte du rugby professionnel dont les actualités tendent à trouver de plus en plus d'écho au niveau mondial (et particulièrement pour ce qui est des coupes du monde et du championnat de France). Les experts du rugby ambitieux de le considérer au niveau mondial ne peuvent presque plus se permettre de souligner, par exemple, les connotations néozélandaises du jeu ou celles typiques du Sud-Ouest de la France. Là aussi, les amis du jeu ont réagi avec une nostalgie critique – pourtant, la montée surprenante du « Rugby global » sur la scène sportive mondiale du début du vingt-et-unième siècle ne peut bien sûr être freinée ou inversée. C'est la raison pour laquelle il faut, en plus de cette plaisante nostalgie, poser la question du positionnement du rugby, géant juvénile, face à l'impérialisme de la FIFA du « géant football », sempiternel géant médiatique qui connaît de plus en plus de succès mondial. Peut-être faut-il la poser en soulignant justement ses traits bizarres (par chance les noms et tenues des équipes de rugby ont jusqu'à présent conservé leur style propre) et les incertitudes discursives qui en découlent, dont fait certainement partie le contraste entre certains cas, dans les cultures latines, où le rugby a un écho extrêmement important et ailleurs une résonance quasi-inexistante. Le rugby serait donc une forme de résistance consciente de son passé mais également ouverte vers l'avenir contre les effets de nivellement de la mondialisation culturelle – et sportive ?

Traduction : Joris Lehnert